

ASPECTS DU MYTHE

Texte 1 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DésIris 1997

communioneduc.fr/index.php/conferences-audio/92-2011-02-26...



Pour pénétrer la profondeur symbolique du mythe, il faut donc concevoir le rôle de l'analogie. Il est primordial. Il n'y a pas d'acte de connaissance qui ne soit analogique et qui ne suppose par là même quelque comparaison et bien sûr, une capacité à comparer.

Comparer suppose une mémoire de la différence ; Et la « différence » est d'abord un acte de mémoire. Mémoire et différence sont concomitants et produisent un acte de connaissance, peut-être un acte d'éveil. La connaissance est certainement tout à fait inconsciente en ses commencements, tandis que l'éveil suppose précisément une conscience. L'éveil c'est l'éveil à la conscience d'une connaissance.

On comprend dès lors la possibilité du mythe : un récit inconscient d'une connaissance réelle, qui peut être fort ancienne, qui relève des « commencements », sans conscience possible sinon rétroactive, longtemps après ! On ne connaît consciemment les « commencements » que de façon mythique, mais le mythe lui-même est une connaissance.



Sous quelle mode cette connaissance inconsciente se manifeste-t-elle ? Sous un mode onirique, avec des images de rêve ; c'est-à-dire avec des images tirées de l'expérience « de tous les jours » réutilisées selon la logique interne à la connaissance à exprimer. D'où la création littéraire poétique d'images « invraisemblables » chimériques ou monstrueuses. La réaction de la raison raisonnante est immédiatement d'écarter de tels fantasmes comme irréels et dangereux. Ils le sont si on les prend pour la

réalité d'où ils tirent leurs images. Au contraire, ils sont réels et bénéfiques si on les prend pour l'imagination de la réalité invisible qu'ils traduisent.

Texte 2 : Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, 1957.

Qu'est-ce au juste qu'un « mythe » ? Dans le langage courant du XIX^e siècle, le mythe signifiait tout ce qui s'opposait à la « réalité » : la création d'Adam ou l'homme invisible, aussi bien que l'histoire du monde racontée par les Zoulous ou la *Théogonie* d'Hésiode* étaient des « mythes ». (...) On commence enfin à connaître et à comprendre la valeur du mythe tel qu'elle a été élaborée par les sociétés « primitives » et archaïques, c'est-à-dire par les groupes humains où le mythe se trouve être le fondement même de la vie sociale et de la culture. Or, un fait nous frappe dès l'abord : pour de telles sociétés, le mythe est censé exprimer la *vérité absolue*, parce qu'il raconte une *histoire sacrée*, c'est-à-dire une révélation trans-humaine qui a eu lieu à l'aube du Grand Temps, dans le temps sacré des commencements (*in illo tempore*). Étant *réel* et *sacré*, le mythe devient *exemplaire* et par conséquent *répétable*, car il sert de modèle, et conjointement de justification, à tous les actes humains. En d'autres termes, un mythe est une *histoire vraie* qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains. En *imitant* les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en *racontant* leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré.

Comme on le voit, il s'agit d'un renversement total des valeurs : tandis que le langage courant confond le mythe avec les « fables », l'homme des sociétés traditionnelles y découvre, au contraire, la *seule révélation valable de la réalité*. On n'a pas tardé à tirer les conclusions de cette découverte. Peu à peu, on n'a plus insisté sur le fait que le mythe raconte des choses impossibles ou improbables : on s'est contenté de dire qu'il constitue un mode de pensée différent du nôtre, mais que, en tout cas, on ne doit pas le traiter, *a priori*, comme aberrant. On est allé

plus loin : on a essayé d'intégrer le mythe dans l'histoire générale de la pensée, en le considérant comme la forme par excellence de la pensée collective. Or, comme la « pensée collective » n'est jamais complètement abolie dans une société, quel qu'en soit le degré d'évolution, on n'a pas manqué d'observer que le monde moderne conserve encore un certain comportement mythique : par exemple, la participation d'une société entière à certains symboles a été interprétée comme une survivance de la « pensée collective ». Il n'était pas difficile de montrer que la fonction d'un drapeau national, avec toutes les expériences affectives qu'elle comporte, n'était nullement différente de la « participation » à un symbole quelconque dans les sociétés archaïques. Ce qui revenait à dire que, *sur le niveau de la vie sociale*, il n'existait pas de solution de continuité entre le monde archaïque et le monde moderne. La seule grande différence était marquée par la présence, chez la plupart des individus constituant les sociétés modernes, d'une pensée personnelle, absente, ou presque, chez les membres des sociétés traditionnelles.

(...) si le mythe n'est pas une création puérile et aberrante de l'humanité « primitive », mais l'expression d'un *mode d'être dans le monde*, que sont devenus les mythes dans les sociétés modernes ? Ou, plus exactement : qu'est-ce qui a pris la place *essentielle* que le mythe détenait dans les sociétés traditionnelles ? Car, certaines « participations » aux mythes et aux symboles collectifs survivent encore dans le monde moderne, mais elles sont loin de remplir le rôle central que le mythe joue dans les sociétés traditionnelles : en comparaison de celles-ci, le monde moderne semble dépourvu de mythes.

* Poète grec du VIII^e siècle av. J.-C., auteur de la Théogonie, qui retrace en particulier les différents âges de l'humanité (or, argent, bronze et fer).

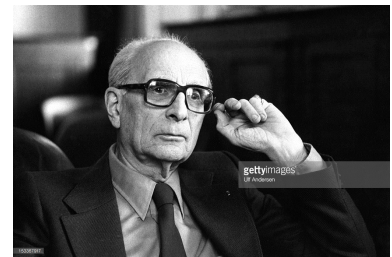
Texte n° 3 : Claude Levi-Strauss, Entretien avec Roger-Pol Droit, « Le Monde », octobre 1991.

Les sciences de la nature, qui construisent des modèles mathématiques et conduisent des expérimentations, paraissent avoir nettement rompu, de longue date, avec toute forme de mythologie. Or, dans l'introduction à Histoire de lynx, que vous venez de publier, vous écrivez : « De la façon la moins attendue, c'est le dialogue avec la science qui rend la pensée mythique à nouveau actuelle. » Quel sens a cette remarque ?

– Je n'ai jamais voulu dire ni insinuer que la pensée scientifique moderne rejoignait la mythologie. Je voulais simplement souligner que, pour nous qui ne sommes ni des astrophysiciens ni des biologistes, le monde que nous laissent entrevoir les scientifiques d'aujourd'hui est aussi incompréhensible, et peut-être même bien davantage, que celui que décrivaient les mythes.

Ce n'est donc pas le travail des savants eux-mêmes qui est en cause. C'est l'infirmité de l'homme de la rue – c'est-à-dire de nous tous, ou peu s'en faut – face aux connaissances positives élaborées actuellement par les sciences. Le fossé se creuse irrémédiablement entre des équations que nous sommes incapables de comprendre et la perception quotidienne que nous avons du monde.

Sans vouloir confondre science et mythologie, ni même les rapprocher, j'ai tenté de dire qu'un écart de plus en plus considérable s'est creusé entre les connaissances en expansion de la physique ou de la biologie et les pouvoirs étriqués de l'imagination. Du coup, pour essayer de nous expliquer ce qu'ils font, les savants doivent recourir à des apologues, à des récits, qui restaurent, à l'usage du profane, de vieux modes de pensée.



Cette réutilisation inattendue de la pensée mythique est destinée à servir de médiation entre les découvertes des scientifiques et l'homme de la rue, incapable de comprendre de telles découvertes de l'intérieur et réduit, par là même, à les apercevoir seulement sous la forme d'un monde imaginaire paradoxal, étrange et déroutant, qui présente à ses yeux les mêmes propriétés que celui des mythes.

– *Est-ce seulement à l'intention des non scientifiques que sont construites ces représentations qui ressemblent à des mythes ? Ne pourrait-on pas dire que la physique quantique et ses paradoxes, au les cosmologies actuelles, avec le big-bang, conduisent les scientifiques à élaborer des récits imaginaires à leur propre usage ?*

– C’est parfois le cas. J’y fais d’ailleurs allusion dans cet avant-propos à *Histoire de lynx*, en soulignant au passage que le savant consent à restaurer de vieux modes de pensée pour notre usage, et parfois regrettablement pour le sien...

– *Regrettablement, ou bien nécessairement ?*

– Je ne sais pas. Le fait est que certains physiciens vont, sur ce point, beaucoup plus loin que je ne l’oserais. Voyez, par exemple, Niels Bohr, l’un des « pères fondateurs » de la physique quantique. Il va jusqu’à dire que, pour approcher le monde quantique, le langage de la logique et de la raison n’est plus approprié, et qu’il convient d’emprunter à celui de la psychologie ou à celui de l’art.

Bohr nous fait trop d’honneur. Sous un certain angle, c’est peut-être vrai. Mais, vue sous un autre angle, la réalité physique prend la forme d’équations mathématiques qui sont vérifiables ou réfutables : cela, nous ne l’avons pas et ne l’aurons sans doute jamais.

Texte 4 : Jean-François Froger, *La voie du désir selon le mythe Eros et Psyché*, éditions DésIris 1997.



On voit à quel point sont fuyantes les frontières du mythe. Un récit, pour mériter ce nom, doit être, à quelque degré que ce soit, installé dans le monde des Essences : cette répugnance du mythe à l’accidentel explique sa fortune auprès de Platon et, plus généralement, dans la pensée grecque, avide de pénétrer (et plus encore d’exprimer les Lois éternelles).

Beaucoup de récits de science actuels répondent à la définition du « mythe ». Car ils prétendent bien raconter l’origine du monde, d’où l’on pourrait ensuite déduire, ou du moins comprendre l’ordre actuel.